Aa. Vv., *L'Année stendhalienne*, n° 9

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5050>

DOI : 10.4000/studifrancesi.5050

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2011

Pagination : 654-655

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Aa. Vv., *L'Année stendhalienne*, n° 9 », *Studi Francesi* [En ligne], 165 (LV | III) | 2011, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/5050> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.5050>

Ce document a été généré automatiquement le 9 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., *L'Année stendhalienne*, n° 9

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

AA. VV., *L'Année stendhalienne*, n° 9, Paris, Honoré Champion éditeur, 2010, pp. 412.

- 1 La nouvelle édition de *Lucien Leuwen* («Bibliothèque de La Pléiade», 2007) continue, et c'est heureux, à susciter de nombreux travaux. Yves ANSEL (*Le Poids des images et des héritages*, pp. 13-34) revient sur l'in vraisemblable scénario mis au point par le Dr Du Poirier pour duper Lucien dont l'«incompréhensible jobardise» vient de son éducation et de son mode de vie qui font le lit des ruses de la mauvaise foi: la sainte image de la Dame n'empêche ni Mlle Raimonde ni Mme Grandet! Il en va de même pour Bathilde, tout aussi incapable de parler net, victime de son éducation religieuse et des principes de sa classe. S'inspirant de Léo Bersani, Maria SCOTT analyse la métamorphose imprévisible que connaît Mme Grandet: la réorientation du personnage, décrite dans le détail, est une véritable «transformation passionnelle» qui illustre le fonctionnement du désir sexuel féminin dans ce roman de l'idéalisation amoureuse (*Le réalisme et la peur du désir? Le cas de "Lucien Leuwen"*, pp. 35-57). À propos des nombreux monologues – mot rarement employé par Stendhal qui préfère celui de «raisonnement» – Laure LASSAGNE (*"Lucien Leuwen" et les impasses du raisonnement*, pp. 59-72) montre qu'ils sont marqués au coin de l'ironie et que la «maladie du trop raisonner» paralyse. Dans *«Tisser la toile» du roman: le réseau des personnages dans "Lucien Leuwen"* (pp. 73-92), Cécile MEYNARD étudie la mise en relation des personnages secondaires, c'est-à-dire les liens de ressemblance, d'opposition, de faire-valoir, etc... La composition du roman obéit au modèle de l'écriture dramaturgique dont le fondement est le dialogue ou, plus exactement, les scènes de dialogues. Lucy GARNIER pose de nouveau la question de la sexualité féminine, mais cette fois à partir du manuscrit (*«La Femme par M. de Stdl»: "Lucien Leuwen" et la sexualité féminine chez Stendhal*, pp. 93-119). Rappel est fait de la formation idéologique de Beyle (notamment la lecture de Pierre Roussel (1775) et de Cabanis), mais la lecture de L. Garnier ne révèle rien de bien nouveau sur le désir, les

règles sociales et la règle stylistique interdisant l'évocation des réalités physiques de l'amour. François KERLOUÉGAN propose une interprétation politique de deux épisodes, le faux accouchement et l'affaire Kortis, où l'apparition et l'instrumentalisation du corps est l'avènement d'une vérité politique. On pourrait voir dans la mystification montée par Du Poirier un «fantasme dynastique» – lequel nous paraît bien inconsistant – et, de manière plus plausible, le «symbole des ambitions légitimistes» après 1830. Dans l'épisode Kortis, Lucien n'est plus victime d'une mystification: il tient un discours de vérité sur le corps blessé de l'agent provocateur. Cette seconde manipulation, toute politique, illustre à elle seule la dénonciation de la propagande d'État et, comme la précédente, témoigne d'un usage politique du corps (*L'instrumentalisation politique du corps. Deux épisodes de manipulation dans "Lucien Leuwen"*, pp. 121-135). Agathe NOVAK-LECHEVALIER clôt l'ensemble consacré au roman de la monarchie de Juillet avec "*Lucien Leuwen*": le théâtre de l'Histoire (pp. 137-151): le réexamen de l'analogie théâtrale montre combien le roman est lié au paradigme politique et que, contrairement à ce qu'affirmait Valéry («charmante caricature...»), il est bien un coup de pistolet dans le «théâtre en toc de la monarchie». Cette première partie de la présente livraison est complétée par quatre contributions qui sont aussi une lecture politique des romans de Stendhal. D'abord une lecture marxienne du motif de la Révolution dans le roman de 1830, proposée par Éric AVOCAT (*La Compagnie des Spectres: ce que font les hommes de la Révolution dans "Le Rouge et le Noir"*, pp. 153-173), qui attire l'attention sur les figures de Barnave et de Mirabeau. Hélène SPENGLER (avec Stendhal et «la fièvre politique»). *Images et imaginaire de l'Histoire de la «guerre des droits contre les privilèges» dans l'Europe du Congrès de Vienne*, pp. 175-193) voit en Stendhal un sociologue et un historiographe réactivant l'imaginaire et la phraséologie du vitalisme qui interprète la Révolution comme un processus en cours. Bien qu'elle fasse l'impasse sur la question de la démocratie américaine, l'étude que Laure LEVÊQUE consacre à *La Cité de Stendhal* (pp. 197-239) a le grand mérite d'aborder un pan négligé de la pensée politique de Stendhal. Après H.-F. Imbert qui les avait longuement analysées, L. Lévéque rappelle l'importance des quatre lettres sur la Constitution (1814). Leur armature conceptuelle, à partir du modèle anglais, constitue le «noyau dur» de la Cité stendhalienne, complété la même année par le *Projet d'un collège des pairs*. Une pensée non sans contradictions qui connaît un regain après Juillet chez cet homme «qui prend la liberté au sérieux». On regrettera que l'auteur n'ait pas consacré plus de pages à l'ambiguïté de la Cité dans la fiction stendhalienne. Aude DÉRUELLE ne quitte pas le monde social pour rappeler le peu de présence du peuple dans le roman stendhalien. Bien qu'il soit l'unique dépositaire de l'énergie, il existe d'abord, dans *Armance*, «comme fiction de la fiction»; dans le *Rouge* sa présence s'amplifie, notamment par le biais de la peur qu'il inspire à la noblesse; dans *Lucien Leuwen* il apparaîtrait «à l'horizon d'une démocratie à venir». C'est un point de vue qui rapproche Stendhal de Thierry, Mignet et Thiers dont il fut un lecteur critique. Des historiens convaincus que le peuple fait l'histoire mais qui ne parviennent pas à le représenter (*Stendhal et l'historiographie libérale: la représentation du peuple*, pp. 241-258).

- 2 La seconde partie compte quatre études. À l'exemple de Jacques Dubois (*Les Romanciers du réel*, 2000), Agathe NOVAK-LECHEVALIER se préoccupe de «sociologie fictionnelle» à partir de la métaphore du *theatrum mundi* ("*Féder*", ou *ce que dit le théâtre du monde*, pp. 259-275). Les préceptes de Rosalinde, qui initie Féder à la comédie sociale, sont relus à la lumière des théories d'Erving Goffman sur la dramaturgie sociale, qu'ils semblent d'ailleurs préfigurer. Sheila BELL offre un rapprochement inattendu entre Stendhal et

Nathalie Sarraute, qui lui doit sans doute plus que l'emprunt d'un titre (*Avatars du "je" autobiographique: "Vie de Henry Brulard" et "Enfance"*, pp. 277-304). Il s'agit en fait de deux autobiographies fort différentes mais dominées toutes deux par le fait d'être écrivain. Pour sa part, Jean-Jacques HAMM reprend la lancinante question: «que faire de l'homme, de l'auteur dont le nom demeure caché [...] par un pseudonyme qui est masque et signature»? Adoptant une démarche archéologique, J.-J. Hamm étudie la persistance de ces trois phénomènes que sont l'inachèvement (un véritable *habitus*), le nom propre (et son effacement dans la frénésie pseudonymique), le registre du double (le plagiat comme rapport différent à l'autre), et tente de préciser leurs liens (*Beyle/Stendhal: du texte à l'auteur*, pp. 305-318). Hélène de JACQUELOT (dans *Stendhal et Hérault de Séchelles*, pp. 319-334) relève les traits communs aux deux écrivains, surtout ceux qui ont pu séduire le jeune Beyle qui a lu la *Théorie de l'ambition* et le *Voyage à Montbard*. Ce faisant, elle complète ce qu'on en savait depuis V. Del Litto et peut affirmer que la lecture de ces deux plaquettes a fécondé la réflexion beyliste entre 1803 et 1804 et, peut-être, laissé quelques traces dans *Lucien Leuwen* et *La Chartreuse de Parme* où elle retrouve «une certaine convergence d'idées sur les stratégies de la conversation et sur le politique».

- 3 Dans la rubrique «Notes et documents», Jacques HOUBERT enrichit une nouvelle fois la *Correspondance générale* en signalant et reproduisant quatre lettres de Stendhal – trois à Salvagnoli, qu'il date de 1831, 1833 et 1841, et une à Arnould Frémy (1835); s'ajoute à ce lot une lettre de Louis de Barral à Stendhal (Florence, 2 décembre 1812). Le tout accompagné de précieux commentaires. La lecture de la presse révélant toujours des surprises, Yoshitaka UCHIDA fait part de l'une d'entre elles: le procès Zaffiroff qui défraya la chronique judiciaire en 1824-1825. Stendhal a-t-il connu cette affaire de bigamie et s'en est-il souvenu pour le patronyme d'Armance? Enfin, Julie BROCK nous apprend que Ōoka Shōhei (1909-1988), dont plusieurs romans ont été traduits en français, fut aussi un sten-dhalien convaincu, traducteur de la fameuse préface de Gide, des essais d'Alain et de Thibaudet, ainsi que de l'article de Balzac. Il a aussi beaucoup écrit sur l'histoire de la réception de Stendhal au Japon.